

Le Castillan de Victor-Hugo

Rubén Darío

Volume 2, numéro 1, avril 1969

La France et le monde hispanique (XVIII^e et XIX^e siècles)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500060ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500060ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darío, R. (1969). Le Castillan de Victor-Hugo. *Études littéraires*, 2(1), 78–103.
<https://doi.org/10.7202/500060ar>

LE CASTILLAN DE VICTOR HUGO *

rubén darío

I

Victor Hugo connaissait-il le castillan? Morel-Fatio a déjà parlé de son hispanophilie. Bien que son séjour en Espagne durant les guerres napoléoniennes ait été court, il n'y a aucun doute que l'enfant a appris la langue. Une fois rentré à Paris, il montrera le profit qu'il a tiré de ses études castillanes; surtout lors de la fameuse affaire du Gil Blas, qui eut un retentissement national.

À une certaine époque le castillan fut pour les Français ce que le français est aujourd'hui pour le monde entier. C'est la langue à la mode, imposée par les armes victorieuses. Brantôme, comme tout humaniste et homme de lettres digne de ce nom, le connaissait bien. Groussac, qui en sait plus sur le sujet que tous les hispanistes de France et de Navarre, en a déjà parlé, à sa manière habituelle, à propos d'un vocable qui compromettait fortement le père Sarcey et, à un moment propice, dans le meilleur organe intellectuel de Paris ou du moins celui qui jouit de la plus respectueuse considération.

Pour limiter mes références à un des plus grands Français d'antan — le plus grand et dont M. France, à Buenos-Aires, a déjà si merveilleusement parlé — je ne ferai que copier le texte en castillan que l'on trouve dans cette babélique et extraordinaire réjouissance verbale où le plus gras et savoureux des génies fait preuve de sa virtuosité polyglotte. Il s'agit de la première rencontre de Pantagruel et de Panurge, lequel il aima toute sa vie¹ et

* Nous donnons ici des extraits d'une série d'articles publiés par la Faculté des Humanités et des Sciences de l'Éducation de La Plata dans *Escritos dispersos de Rubén Darío (1968)*. Ces articles parurent sous forme de feuilleton dans le journal *La Nación de Buenos Aires*, auquel le poète nicaraguayen collabora de 1889 jusqu'à sa mort.

¹ En français dans le texte.

dont il reconnut les mérites malgré le peu d'éclat de son accoutrement.

Mais revenons à nos moutons espagnols. Après s'être exprimé en plusieurs langues, Panurge dit :

Segnor, de tanto hablar yo soy cansado, porque yo suplico a vuestra reverencia que mire a los preceptos evangélicos para que ellos movan vuestra reverencia a lo que es de conciencia; y si ellos non bastaren para mover vuestra reverencia a piedad, yo suplico que mire a la piedad natural, la qual yo creo que le moverá como es de razón; y con eso non digo más.

On voit que le curé de Meudon avait fait ses lettres hispaniques et que, en tout cas, il ne parlait pas notre langue comme une vache française. Il ne me semble pas que ni Lipsius ni Baluze en aient eu une meilleure connaissance. C'est du moins l'aveu de ce dernier, mais, bien sûr, ils préféraient, pour leurs communications internationales, les deux espérantos éternels et indestructibles : le grec et le latin.

II

Je suis allé ici voir les lieux où se passèrent certains jours de l'enfance de Victor Hugo. Bien sûr, ni le séminaire des Nobles, ni le palais de Mazarin n'existent plus, puisque les démolitions urbaines ont changé l'aspect des lieux.

Mais le Hugo castillan, pour ses impressions d'enfance, ne voit pas le jour à Madrid, mais bien au moment même où il touche la terre d'Espagne, lorsque la famille dut faire le voyage à la cour espagnole en raison des obligations et des fonctions du colonel. Celui-ci exerça sur son fils la fascination du militaire, plus resplendissante alors au soleil de l'Empereur. L'enfant n'oublia jamais le gouvernement de Madrid et la prise d'Avila, par exemple. Et l'épisode du moine sur le bateau, qui fut pendu et confessa des horreurs au moment de sa mort, ne pouvait être une meilleure école pour le futur créateur de terribles et romantiques frémissements. Il n'oubliera pas non plus l'histoire de l'autre moine, Concha, qui pour des raisons très particulières, « s'offrit aux Français corps et âme », type digne d'être utilisé par Galdós, à moins qu'on ne le voie surgir d'un roman de Valle-Inclán.

Ensuite Ségovie. C'est là que commence vraiment ce qui nous intéresse du castillan de Victor Hugo. Le Témoin de sa vie dit : « Le lendemain de l'entrée de son oncle, Eugène et Victor trouvèrent

sur la table de leur chambre des livres neufs. Leur mère leur dit : — Voici un dictionnaire espagnol et une grammaire. Vous allez vous y mettre dès aujourd'hui. Il vous faut que vous sachiez l'espagnol dans trois mois.

« Ils le parlaient après six semaines et n'hésitaient plus que sur la prononciation *. » C'est ce qui fait comprendre que, après ses études et son séjour au séminaire des Nobles, l'auteur d'Hernani ait déjà connu, et surtout, parlé notre langue.

III

Des personnages comme *El Empecinado* restèrent gravés dans sa mémoire, après l'italien *Fra Diavolo*. Et il traduit très correctement les noms des guerrilleros :

À part *Mina*, citoyen pauvre d'une des petites bourgades de la Navarre, et *Morillo*, ancien sergent d'artillerie, les plus fameux n'avaient que des surnoms « *el Empecinado* » (L'empoissé), « *el pastor* » (le berger), « *el cura* » (le curé), « *el médico* » (le médecin), « *el Abuelo* » (le grand père), « *el manco* » (le manchot), « *Chaleco* » (le gilet), « *Calzones* » (culottes), etcetera.

Ainsi, dans ce livre que quelques-uns ont voulu attribuer à Madame Hugo, et qui n'est qu'une autobiographie, on voit que le grand poète, à certaines époques de sa vie, connaissait parfaitement son castillan. C'est ainsi qu'il ne fait jamais de fautes d'orthographe lorsqu'il transcrit les noms de la noblesse, sauf quand il met deux « s » à *Osuna*.

Le maître des maîtres, par la supériorité naturelle de son esprit, avait le goût de la beauté et des décorations [. . .]. Au sujet du droit de Victor Hugo à porter le titre de vicomte, dont d'Hozier ne dit rien « et pour cause », je ne fais que citer ce qui suit :

Le père de Victor Hugo était déjà général. Il parle avec le roi.

« . . . Le général nomma quelques officiers qui avaient mérité d'être décorés. — Soit, dit le roi, mais après? — Oh, dit le général, il y en a bien d'autres qui se sont bravement conduits, mais je ne pourrais

* Les citations suivies d'un astérisque sont en espagnol dans le texte, traduites par Darío. Nous redonnons ici le texte original de Victor Hugo (*Œuvres complètes, nouvelle édition illustrée, Paris, Société d'édition littéraires et artistiques [s.d.], 19 vol.*). Les autres citations sont en français dans le texte.

pas dire leurs noms maintenant. — Eh bien, dit le roi, vous saurez leurs noms pour demain et comme je serai parti, je vais vous laisser quinze brevets en blanc. Mais après? — Après, ma foi, sire, je ne vois plus personne. — Et vous? — Oh, moi, votre Majesté m'a comblé. Que pourrait-elle ajouter à ce que j'ai déjà? — Un titre. Voulez-vous être marquis?

« — Le général se mit à rire.

« — Sire, dit-il, il n'y a plus de marquis depuis Molière.

« — En France — répondit le roi. Mais roi il y a eu toujours en Espagne. Eh bien, si vous ne voulez pas être marquis, soyez comte. Choisissez d'être comte de Cifuentes, ou de Siguenza ».

Le nom de Molière mit la conversation sur la littérature, et le roi causa longtemps des écrivains espagnols qu'il avait étudiés. Il avait fait lui même un peu de littérature et avait écrit dans sa jeunesse un petit roman intitulé: « Moïna ».

La progression des hispanismes mentaux suivait son cours, à la faveur de tant d'incidents.

À Bayonne commence une idylle, qui réapparaîtra dans certains vers enchanteurs dans lesquels il fit fleurir son adolescence en quatrains exquis et qui apprirent aux maîtres du Parnasse, — surtout Banville et Mendès, Banville étant évidemment antérieur — à cristalliser tant de préciosités rythmiques.

Pour le convoi de Madame Hugo, quand il voyage en direction de Madrid, il trouve sûrement matière à compétition dans les dignités et le cérémonial de la noblesse d'alors, et la duchesse de Villahermosa, avec sa grandeur, est sans doute demeurée dans sa mémoire, pour devenir une des grandes dames de ses divines espagnolades.

IV

Il a su, dès son arrivée en terre espagnole, profiter de tout ce souffle légendaire et féodal que les littérateurs de l'époque — surtout le glorieux Chateaubriand — avaient répandu.

Son arrivée au village d'Hernani sera à l'origine d'un type immortel du théâtre français et de la fantaisie paradoxale universelle. Il y eut, dans ce voyage, de curieux épisodes, de caractère purement anecdotique. On en a trop parlé, non seulement à propos de Victor Hugo, mais de tous les grands hommes et souvent à tort et à travers. C'est d'ailleurs la spécialité d'un homme affectueux et bon observateur, Richard Lesclide, secrétaire et ami intime du dieu. Ajoutons les femmes de lettres plus ou moins attirées qui

se vantent d'avoir eu des aventures amoureuses avec le Pan de la Légende des siècles.

Mais il y a quelque chose de particulier dans ce voyage et c'est la façon qu'il avait, malgré sa mère, de juger tout ce qui touchait à sa personnalité et ses goûts. Il a compris que l'Espagne était faite non pas pour le joli, mais pour le beau. Je lui demanderais si la cathédrale de Tolède est jolie. Ou si le Généralife est beau. Les deux adjectifs s'appliquent selon les occasions et le bon vouloir de l'artiste qui écrit. Unamuno a parlé des qualificatifs grecs donnés aux yeux de Junon. Pour une jeune femme d'aujourd'hui, Homère serait un aveugle grossier. Et, pour deux jeunes dames d'Athènes, Rostand ou Jacinto Benavente seraient, vu les mœurs de notre siècle, deux hommes étranges.

V

Il tira de ces moments-là l'idée du Torquemada qu'il écrira longtemps après. Car, à l'instar d'Hernani, Torquemada est une ville d'Espagne. Qui pourrait douter que ce nom, uni à tout ce que l'enfant gardait d'histoire et de légende dans son cerveau, ait fait fleurir la Rose de l'infante, entreprise lyrique, et donné lieu à son terrible drame ?

Et l'épisode extraordinaire de Salinas ? Exploits héroïques de femmes. D'hommes de trempe troyenne. D'alcades pires que celui de Zalamea, c'est-à-dire supérieurs à celui du Moulin de Berlin. Il est naturel que madame Hugo n'eût guère de goût pour les auberges où l'huile espagnole lui déplaisait et qu'elle dût apprêter les salades avec du beurre. Tout un spectacle pour le jeune Hugo.

Il est à Burgos. Visitant la cathédrale avec ses frères, la révélation. Au beau milieu du magnifique prodige gothique, le grotesque lui apparut : « Une porte s'ouvrit dans le mur, un bonhomme bizarrement accouré, une espèce de figure fantastique, bouffonne et difforme, se montra, fit un signe de croix, frappa trois coups, et disparut ». Hugo remarque que le donneur d'eau bénite qui lui servait de cicerone lui dit : « Señorito mío, es papamoscas* ». L'impression du fameux papamoscas de Burgos se retrouve dans la création hugolienne toute entière, dans le côtoiement du grotesque et du tragique.*

La famille arrive au palais Masserano à Madrid. Il se souviendra qu'en face d'un lion héraldique se trouvait l'entrée des cuisines et que sur le seuil était écrit : Cocinas. Il se rappelle que partout en Espagne on donnait le surnom de Napoladrón à Napoléon. Tout ce qu'il voit reste gravé en lui grâce à l'incroyable précision

de la mémoire de ses yeux et de son esprit. Il améliore son castillan lorsqu'il joue dans la cour du palais et qu'une enfant du marquis de Monte Hermoso se joint au fils du général Lucotte. Il écrit « Monte Hermosa ». Elle s'appelait Pepita et apparaîtra dans des poèmes de souvenirs et de grâce, bien des années plus tard.

Le général Hugo arrive. Abel entre comme page du roi et Eugène et Victor vont au collège. Victor Hugo écrira plus tard « casa de campo » pour Casa de Campo et rue « Ortoleza » pour Hortaleza. Il verra écrit dans la cour du collège le mot « Seminario ». Au séminaire il remarquera la figure d'un moine « en grande robe noire rougie par le temps, rabat blanc et en sombrero * ». Ce mot passera dans la langue française et résonnera plus tard dans des vers, comme ceux de Musset.

Un petit bossu est chargé de réveiller les élèves le matin. Lorsqu'ils n'étaient pas satisfaits de lui, ils l'appelaient durement « Corcova » [bosse]. Quasimodo et Triboulet ont leur origine dans le bossu du séminaire des Nobles.

Deux professeurs se rendront inoubliables, don Manuel et don Basilio. Au réfectoire, c'est la « olla podrida » qui attire l'attention de Victor. Au souper, lorsqu'il mange peu, il se contente de « sandras ». Je crois que ce mot est une erreur du typographe pour « sandías ».

La Nación, Buenos Aires, 21 juillet 1909, p. 4.

□ □ □

Son frère Eugène a une dispute avec « Frasco », comte de Belverana, qui le blesse avec des ciseaux. Victor se vengera plus tard en créant un personnage bien peu sympathique qui porte le même titre. Un autre condisciple qui ne fut pas dans ses grâces, fut un nommé Elespuru, nom qu'il donnera plus tard à l'un des bouffons de Cromwell. Son compagnon le plus intime et celui qu'il aima le plus fut le jeune comte de Benavente, pour qui il écrira plus tard un poème beau et sincère.

Comme la guerre tournait mal pour les armées françaises, le général Hugo fit rapatrier sa famille. À Burgos, durant le voyage, Victor vit un homme qu'on conduisait au gibet. Il fut rempli d'horreur. « Ce fut la première rencontre de Victor Hugo avec l'échafaud * », dit le témoin. On ne peut pas s'empêcher de penser aux futures campagnes de l'auteur du Dernier jour d'un condamné à mort.

Cervantès réveille son imagination lorsque des troupes françaises, sur le chemin du retour, exténuées sous un soleil brûlant,

sans eau pour éteindre leur soif, crevées de fatigue, arrivent au Toboso. « À l'aspect du village de Dulcinée et de trois moulins qui semblaient placés là exprès pour rappeler les exploits du vaillant hidalgo de la Manche, ce convoi épuisé, empoisonné, torturé par la faim et la soif, se mit à rire et à battre des mains. Ce succès peut compter dans la popularité de ce grand don Quichotte qui a fait rire tous ceux qu'il n'a pas fait pleurer ». »*

.....

IX

Voyons l'œuvre poétique. Les Odes et ballades. La 7^e ode est un chant fraternel aux Espagnols, même si le poème est intitulé « la Guerre d'Espagne ». Elle contient des strophes comme celle-ci :

***Préparez, Castellans, des fêtes solennelles,
Des murs de Saragosse aux champs d'Almonacid.
Mêlez à nos lauriers vos palmes fraternelles ;
Chantez Bayard ; — chantons le cid.***

Presque toutes les compositions sont précédées de citations ou d'épigraphes, quelques-unes en castillan. L'ode XVII du 4^e livre, « À mon ami S-B » — probablement Sainte-Beuve —, a comme en-tête le mot « perseverando », devise des Ducle ; et l'ode XII du 5^e livre, « Encore à toi », « Ahora y siempre », devise des Pomfret. L'ode XXI, « À Ramón, duc de Benav » — de Benavente, son condisciple de Madrid —, contient une citation d'un vers de Guillén de Castro :

Por la boca de su herida.

Dans l'ode XXV, « Rêves », la citation est longue et sans autre erreur qu'une double lettre. Elle est tirée de El mágico prodigioso, de Calderón :

***En la amena soledad
de aquesta apacible estancia,
bellísimo laberinto
de árboles, flores y plantas,
pôdeis dexarme, dexando
conmigo que ellos me bastan***

*por compañía, los libros
que os mandé sacar de casa;
que yo, en tanto que Antioquia
celebra con fiestas tantas
la fábrica de ese templo,
que oy á Júpiter consagra,
.....
huyendo del gran bullicio
que hay en sus calles, y plazas,
pasar estudiando quiero
la edad que al día la falta.*

Dans « la Mêlée », il dit traduire quelque chose de Gonzalo de Berceo, dans « La Bataille de Simancas » : « Les armées s'ébranlent, le choc est terrible, les combattants sont terribles, les blessures sont terribles, la mêlée est terrible », Gonzalo de Berceo n'ayant, dans le peu qui nous reste de lui, aucune composition qui se réfère à la bataille de Simancas, j'ignore où le grand Hugo a pu prendre sa citation.

Dans « la Légende de la nonne », ce texte est correctement reproduit :

*Acabóse vuestro bien
y vuestros males no acaban.
« Reproches al rey Rodrigo ».*

Dans les Orientales, on trouve un poème, le « Cri de guerre du mufti », qui a pour épigraphe : « Hierro, despierta te ! » — ainsi écrit — « cri de guerre des Almogavares ». Le nom de « Sara, la baigneuse » est écrit à l'espagnole et non à la française. Dans « Attente », la citation présente une omission flagrante : « Esperaba, despera ». Dans « Nourmahal-la-Rousse », il commence avec ce vers de Joan Lorenzo Segura de Astorga :

No es bestia que non fus hy trobada.

La transcription n'est pas correcte. Il s'agit d'un alexandrin du Libro de Alexandre, strophe 2147 :

*Andaval bon rey en su casa cerrada.
Seya grant coraçon en angosta posada,
veya toda la mar de pescados poblada,
no es bestia nel siglo que non fus y trobada.*

Dans « Sultan Achmet », Juana la Grenadine est Juana et non pas Jeanne. L'épigraphe de « Romance mauresque », que je n'ai pas vérifiée, apparaît prise du Romancero Général :

*Dixó le [sic] : — Dime, buen hombre,
lo que preguntarte quería.*

Dans le poème, il est question de « don Rodrigue », — Don Rodrigue de Lara. Dans « Grenade », il rappelle et copie avec une erreur le dicton bien connu :

*Quien no ha visto á Sevilla
no ha visto á maravilla.*

Et dans « les Bleuets », il cite à nouveau Astorga :

*Si es verdad o no, yo no lo he hy de ver
pero non lo quiero en olvido poner.*

Dans « Fantômes », même si les vers cités me semblent connus, je n'ai pu me rappeler de qui ils sont :

*Luenga es su noche, y cerrados
están sus ojos pesados.
Idos, idos en paz, vientos alados!*

La traduction, d'ailleurs, est parfaite et littérale: « Longue est sa nuit et fermés sont ses yeux lourds. Allez, en paix, vents ailés. »

*Dans les notes des Orientales, quand il parle de « la Bataille perdue », il dit: « Cette pièce est une inspiration de l'admirable romance espagnole Rodrigo en el campo de batalla, que nous reproduisons ici, traduite littéralement comme elle a paru en 1821 dans un extrait du Romancero general, publié pour la première fois en français par Abel Hugo, frère de l'auteur de ce livre *. » Il copie la version de son frère. Dans les mêmes notes, lorsqu'il se réfère à la « Romance mauresque », il explique: « Il y a deux romances, l'une arabe, l'autre espagnole, sur la vengeance que le bâtard Mudarra tira de son oncle Rodrigue de Lara, assassin de ses frères. La romance espagnole a été publiée en français dans la traduction que nous avons déjà citée. Elle est belle, mais l'auteur de ce livre a souvenir d'avoir lu quelque part la romance mauresque, traduite en espagnol, et il lui semble*

qu'elle est plus belle encore. C'est à cette dernière version, plutôt qu'au poème espagnol, que se rapporte la sienne, si elle se rapporte à l'une des deux. La romance castillane est un peu sèche, on y sent que c'est un Maure qui a le beau rôle. Il est bien temps que l'on songeât à republier, en texte et traduit sur les rares exemplaires qui en restent, le Romancero general, mauresque et espagnol; trésors enfouis et tout près d'être perdus. L'auteur le répète ici, ce sont deux Iliades, l'une gothique, l'autre arabe ». Et en parlant de la citation des « Bleuets », il dit: « Nous avons cru devoir scrupuleusement observer l'orthographe des vers placés comme épigraphe en tête de cette pièce :*

*Si es verdad o no, yo no lo he hy de ver
pero non lo quiero en olvido poner.*

Ces vers empruntés à un poète curieux et inconnu, Segura de Astorga, sont de fort vieil espagnol. Si nous n'avions pas craint d'enlever sa physionomie au vieux Joan (et non pas Juan), il aurait fallu écrire: Si es verdad ó no yo no le he aqui de ver, pero no le quiero en olvido poner. Hy, dans le passage ci-dessus est pour aqui, comme il est pour alli dans un autre passage du même poète qui sert d'épigraphe à « Nourmahal la Rousse » :

No es bestia que non fus hy trobada.

Non fus pour no fueuse.

Le grand homme s'attache à prouver qu'il connaît bien ses classiques castillans et son castillan.

Dans un poème sans titre des Feuilles d'automne, on trouve cette citation: « De todo, nada. De todos nadie — Calderón ». Et dans « Dédain »: « Yo contra todos, y todos contra yo. — Romance de viejo Arias ». Dans une autre composition sans titre: « Quien no ama no vive ». Et dans une autre: « À mes amis S. B. et L. B. » (Sainte-Beuve et Louis Boulanger), cette épigraphe aussi brève que déconcertante: « Buen viage ? — Goya. » Et plus loin:

*Amor de mi pecho,
pecho de mi amor/
ardol que has hecho
que has hecho « del flor » ?*

L'erreur « ardol » pour « árbol » peut être une faute du typographe, mais dans le cas de « del flor », on ne peut la mettre qu'au compte de Victor Hugo.

*En écrivant la préface des Voix intérieures, il ne manque pas de placer sa citation castillane. Ainsi dans ce paragraphe : « Si l'homme a sa voix, si la nature a la sienne, les événements ont aussi la leur. L'auteur a toujours pensé que la mission du poète était de fondre dans un même groupe de chants cette triple parole qui renferme un triple enseignement, car la première s'adresse plus particulièrement au cœur, la seconde à l'âme, la troisième à l'esprit. Tres radios *. »*

Un des poèmes des Voix intérieures s'intitule en castillan : « Pensar, dudar ».

En lisant les Rayons et les ombres vous trouverez « Guitare », délicieuse romance dans le meilleur ton romantique espagnol ; on peut y entendre l'accompagnement de la guitare :

Gaztibelza, l'homme à la carabine

Chantait ainsi :

« Quelqu'un a-t-il connu dona Sabine?

Quelqu'un d'ici?

Dancez, chantez, villageois ! la nuit gagne

Le mont Falù.

Le vent qui vient à travers la montagne

Me rendra fou !

Quelqu'un de vous a-t-il connu Sabine,

Ma señora?

Sa mère était la vieille maugrachine

D'Antequera,

Qui chaque nuit criait dans la Tour-Magne

Comme un hibou . . . —

Le vent qui vient à travers la montagne

Me rendra fou !

On voit ensuite « Autre guitare » ; mais, malgré la présence des « alguazils », il s'agit d'une arietta verlainienne, « la Verlaine » avant Verlaine. C'est vrai que dans la montagne, il y avait de tout ! . . .

X

Dans les notes des Rayons et les ombres, il dit : « La pièce XXII [« Guitare »] a, dans le manuscrit, ces deux autres titres : « Tra-

duction des sons d'une guitare » et « Ce que chantait une guitare ». La pièce XIII « Autre guitare » est intitulée : « Chanson venue par la-fenêtre ».

L'Espagne n'apparaît pas dans les Contemplations. Mais dans la joie et le souvenir des Chansons des rues et des bois, lorsqu'il parle « Bas à l'oreille du lecteur » surgit une Lola triomphante ; et dans « Senior est junior », il nous dit comment :

*Aujourd'hui le roi de Bavière
N'est admis chez doña Carmen
Que s'il n'apporte une rivière,
De fort belle eau, dans chaque main.*

Pour ajouter que :

*Les chanteuses sont ainsi faites
Qu'on est parfois, sous le rideau,
Dévalisé par les fauvettes,
Dans la forêt de Calzado.*

Il s'agit ici du père de mon ami, le banquier Adolfo Calzado. Il était alors le propriétaire de l'opéra italien qui se trouvait à Paris.

Après avoir chanté « À doña Rosita Rosa », qui, même si elle est du Brésil, a, selon lui, un goût espagnol :

*Apprenez qu'elle se nomme
Doña Rosita Rosa :
Dieu, la destinant à l'homme,
Aux anges la refusa.*

Cette Rosita lui inspira jusqu'à sept jolis petits poèmes de ses charmantes « Chansons ». Elle réapparaît encore dans le « Dénonciation de l'esprit des bois » :

*Pendant que Rosa sourit à MÉRANTE,
Pendant que MÉRANTE embrasse ROSA.*

XI

Voici la Légende des siècles. Dans la partie « Après les dieux, les rois », l'âme espagnole de Victor Hugo réapparaît. C'est une Espagne visionnaire, démesurée, énormément lyrique et épique, mais c'est l'Espagne. Certains ont signalé quelques erreurs historiques ou topographiques. Ce que j'affirme, moi, c'est que le romancero a pénétré profondément dans l'esprit du poète ou bien que l'esprit du poète a pénétré profondément dans le romancero. Lorsque Hugo imite cette vieille musique, même s'il ne se résout pas à employer le vers assonancé, comme plus tard Gautier, son vers retentit comme ces vers antiques. Son « Romancero del Cid » est en vérité admirable. Nous pouvons remarquer en passant qu'il prononçait parfois à la française, parfois à l'espagnole. Dans les vers de « Gaztibelza », il précise la prononciation de Mont Falú : « Prononcez Falou », dit-il. Voici quelques exemples de prononciation française :

*Je pourrais y mettre un terme ;
Je t'enverrais, roi des goths,
D'une chiquenaude à Lerme
Ou d'un soufflet à Burgos.*

.....
*Si les rois étaient pendables,
Je l'aurais offert déjà
Dans mes ongles formidables
Au gibier d'Albavieja.*

.....
*D'ombres en vain tu t'envirannes
Ma colère un jour pensa
Prendre l'or de tes couronnes
Pour ferrer Babieca.*

Dans le poème « Bivar » :

*Le scheik, sans ébaucher même un « buenos días »,
Dit : — Manant, je viens voir le seigneur Ruy Díaz . . .*

Dans « le Jour des Rois », parmi des noms espagnols francisés, figurent « don Pancho », « Blas el matador ». La Tolosa espagnole est écrite au son. Pour les noms de personnes et de villes, nous

ne voyons pas de règle fixe. Ainsi à côté de « Mendragon-les-Tours-Noires », on trouve Tibidabo, Medina del Campo, Vergara, Salinas, Matamoros. On trouve Jean et Juan. De même que Alvar, Nuño, Gil, Santos, Ordóñez, qu'il prononçait « Ordonés » :

***Vous n'êtes qu'à peu près le serviteur d'Alphonse :
Quand le roi brise Arcos, vous sauvez Ordoñez ;
Vous retirez l'épée avant qu'elle s'enfonce ;
Le roi dit : Frappel Alors, vous, Cid, vous pardonnez.***

Dans « le Petit Roi de Galice », les noms castillans sont légion : don Santos Pacheco, Ponce, Blas, Ramón, Jorge, Ruy, Nuño. Plus loin dans « Masferrer », si Sancho est « Sanche », nous voyons à côté un Bernardo, un « Padres », un Juan, un Blas. Le château est « castillo », mais don Jaime est écrit avec un Y.

Dans « la Chanson des aventuriers de la mer » : « Michellema » pour Michelena. Trois aventuriers aident « Fuentes » à prendre Gênes. Et dans « Après la bataille », vous entendez un « caramba » très bien articulé.

XII

Dans « l'Âne », Dávila arrive, attiré par la force sonore :

***Juste Lipse et Luther, Naigeon et Davila,
Knox me tirait par ci, Scot me tirait par là.***

Dans un autre vers, Charles est Carlos :

Pierre tue Alexis et Philippe Carlos.

Il faut prononcer « Carlo ». Mais dans les Quatre vents de l'esprit, le poème « le Soutien des empires », il ne faut pas prononcer Cerventèse ou Cerventé, mais bien plutôt, tout près de la prononciation espagnole :

***Il a ce gros bon sens du cher Sancho Pança
Qui laisserait mourir à l'hôpital Cervantes ;
Il admire Boileau, caresse les servantes . . .***

En lisant « Nuits d'hiver » nous voyons resurgir la vision des jours madrilènes et la Pepita qui avait charmé le poète adolescent au palais de Masserano, pendant les jeux dont le Témoin nous parle :

*Enfance! Madrid! campagne
Où mon père nous quitta!
Et dans le soleil, l'Espagne!
Toi dans l'ombre, Pepita!*

Dans les Châtiments il y a à peine deux noms espagnols qui riment : « Loyola » et « Lola » ; celui du fondateur de la Compagnie de Jésus et celui de la maîtresse du roi de Bavière. Il est vrai qu'Escobar rime avec Temple-bar et le nom argentin de Rosas rime avec Mazas.

Si Hugo avait su que le nom du grand tyran s'écrit avec « z », la rime eût été plus riche.

Un poème daté de Jersey s'intitule « Luna ».

Et qui réapparaît dans l'Art d'être grand-père? Pepita, la Pepita madrilène des jours fleuris. Le grand-père s'en souvient, la rime aidant :

*Comme elle avait la résille,
D'abord la rime hésita
Ce devait être Inésille . . .
Mais non, c'était Pepita.*

.....
Seize ans. Belle et grande fille . . .

*(Ici la rime insista :
Rimeur, c'était Inésille.
Rime, c'était Pepita.)*

.....
*Pepita . . . — Je me rappelle!
Oh! le doux passé vainqueur,
Tout le passé, pêle-mêle,
Revient à flots dans mon cœur ;*

.....
*Mon père avait une escorte ;
Nous habitions un palais ;*

.....
*Dans cette Espagne que j'aime,
Au point du jour, au printemps,
Quand je n'existais pas même,
Pepita — j'avais huit ans —*

.....
Me disait : — Fils, je me nomme

*Pepa ; mon père est marquis —,
Moi je me croyais un homme,
Étant en pays conquis.*

.....
*Dans sa résille de soie
Pepa mettait des doublons ;
De la flamme et de la joie
Sortaient de ses cheveux blonds.*

.....
*Tout cela, jupe de moire,
Veste de toréador,
Velours bleu, dentelle noire,
Dansait dans un rayon d'or.*

.....
*Et c'était presque une femme
Que Pepita mes amours.*

.....
*Je disais quelque sottise ;
Pepa répondait : Plus bas !
M'éteignant comme on attise ;
Et, pendant ces doux ébats,*

.....
*Les soldats buvaient des pintes
Et jouaient au domino
Dans les grandes chambres peintes
Du palais Masserano.*

On ne peut pas nier que Victor Hugo aime à Madrid, en castillan.

.....
La Nación, Buenos Aires, 23 juillet 1907, p. 4.

XX

Victor Hugo rappelle dans Choses vues que le palais de la rue Saint-Florentin, où habita Talleyrand, se nomma pendant longtemps « Hôtel de l'Infantado ». Le poète, probablement, ne put s'empêcher de penser à l'Espagne et à son espagnol, avec les Espagnols qui, à Paris, étaient ses amis. Parmi ceux-ci, le marquis de Molins, qui, je crois, était à ce moment-là ambassadeur de son pays en France. En 1839, Hugo écrivait dans son Journal d'un passant, pendant l'émeute du 12 mai : « M. de Togores sort de chez moi. Nous avons parlé de l'Espagne. À mes yeux, géographiquement depuis la formation des continents, historiquement depuis la

conquête des Gaules, politiquement depuis le duc d'Anjou, l'Espagne fait partie intégrante de la France. José Primero est le même fait que Felipe Quinto ; la pensée de Louis XIV a été continuée par Napoléon. Nous ne pouvons donc sans grande imprudence négliger l'Espagne, etc..* » « *M. de Togoires, continue-t-il, partageait mon avis. C'était également, disait-il, l'opinion de son oncle le duc de Frias lorsqu'il était président du conseil de la reine Christine.* » « *Nous avons aussi causé de M^{lle} Rachel qu'il a trouvée médiocre dans Ériphile, et que je n'ai pas encore vue*.* »

Navarrete, « el poeta español », comme il l'écrit, était aussi de ses amis et de ses convives. Navarrete était chez Hugo avec Riza Bey, diplomate turc et le comte Arribavene, proscrit italien, lorsque Hugo entra et leur dit : « Messieurs, l'Europe va perdre un grand esprit. » Balzac était moribond. Il mourut cette nuit-là.

À Soissons, Charles Nodier acheta chez un chiffonnier « un assez gros volume de six à huit cents pages imprimé en espagnol sur deux colonnes, n'ayant plus de sa reliure que le dos, et fort entamé par les mites [. . .]. Ce livre était le Romancero complet. Il ne reste aujourd'hui de cette édition complète que trois exemplaires [. . .]. Les peuples, nourrisseurs de princes, ont mieux à faire que de dépenser leur argent à conserver, pour des éditions nouvelles, les testaments de l'esprit humain.* »

« Un soir, Hugo dit à Nodier :

— Que ferons-nous ce soir ?

Il me montra son bouquin anglais dépareillé, et me dit :

— Lisons ça.

Nous lûmes. C'est-à-dire Nodier lut. Il savait l'anglais (sans le parler, je crois) assez pour déchiffrer. Il lisait à haute voix et tout en lisant, traduisait. Dans les intervalles, quand il se reposait, je prenais l'autre bouquin conquis sur le chiffonnier de Soissons, et je lisais du Romancero. Comme Nodier, je traduisait en lisant. Nous comparions le livre anglais au livre castillan ; nous confrontions le dramatique avec l'épique. Chacun vantait son livre. Nodier tenait pour Shakespeare qu'il pouvait lire en anglais et moi pour le Romancero que je pouvais lire en espagnol. Nous mettions en présence, lui le bâtard Falcombridge, moi le bâtard Mudarra. Et peu à peu, en nous contredisant, nous nous convainquions, et l'enthousiasme du Romancero gagnait Nodier, et l'admiration de Shakespeare me gagnait.* »

C'est un fait, donc, qu'à l'âge de 23 ans, Hugo savait suffisamment d'espagnol pour traduire à livre ouvert une œuvre comme le

Romancero. Le 8 décembre 1848², il voit passer la reine Christine d'Espagne qui se promenait dans les Tuileries. Deux hommes l'accompagnaient. « Celui qui était à sa gauche, assez gros homme à favoris, est Muñoz, son mari. Ce Muñoz est une façon de Bengami*.»

En l'année 1828 Hugo, voyageur, allait en Allemagne, pour parcourir le Rhin. Il arrive à la ville de Givet qu'il trouve « jolie, gracieuse et hospitalière ». Il descend à l'Hôtel du Mont d'Or. Près de là se trouve une tour, « une vénérable tour » que le poète va visiter. Il arrive au pied de la tour et trouve une porte bien fermée. Il appelle et personne ne lui répond. Il allait s'en retourner, quand il vit une pierre avec une inscription :

**Lo Qve Sa l Ombre
PARAS MO DI SL
ACAV P S OTROS**

Observez Hugo, l'épigraphiste : « Ces lettres, profondément creusées dans la pierre, semblaient avoir été tracées avec un clou ; et un peu au-dessous, le même clou avait gravé cette signature restée intacte : — José Gvtierrez, 1643 —. J'ai toujours eu le goût des inscriptions. J'avoue que celle-ci m'a beaucoup occupé. Que signifiait-elle ? En quelle langue était-elle ? Au premier abord, en faisant quelques concessions à l'orthographe, on pouvait la croire écrite en français et y lire ces choses absurdes : Lo que vale. — Ombre parasol. — Modis [*maudis*] la cave. — Sot. Rose. Mais on ne pouvait former ces mots qu'en ne tenant aucun compte des lettres effacées, et d'ailleurs il me semblait que la grave signature castillane, José Gvtierrez, était là comme une protestation contre ces pauvretés. En rapprochant cette signature du mot para et du mot otros, qui sont espagnols, j'en ai conclu que cette inscription devait être écrite en castillan, et, à force d'y réfléchir, voici comment j'ai cru pouvoir la restituer :

**LO QUE EMPESA EL HOMBRE
PARA SIMISMO DIOS LE
ACAVA PARA LOS OTROS**

— « Ce que l'homme commence pour lui, Dieu l'achève pour les autres. Ce qui me semble vraiment une fort belle sentence, très catholique, très triste et très castillane*.»

² Les Œuvres complètes déjà citées donnent 1844.

On ne peut le nier, c'est ingénieux. Dommage qu'il y ait « em-pesa » ! Parce que « acava », l'espagnol José Gvtierez, qui était certainement Gutiérrez, aurait bien pu l'écrire.

Dans un autre chapitre du Rhin, il écrit : « Lo que puede un sastre est formidable la nuit ». Dans une page suivante, il confessa qu'il sait l'anglais, mais qu'il le prononce comme un Irlandais. Que pouvait être sa prononciation castillane ?

Dans la jolie légende ou conte du « Beau Pécopin », celui-ci fait une rencontre avec le diable. « Tout le monde sait — dit Hugo — que lorsque le diable dialogue et converse avec d'autres démons, il parle un jargon moitié italien, moitié espagnol. Il dit aussi çà et là quelques mots latins. Ceci a été prouvé et clairement établi dans plusieurs rencontres, et en particulier dans le procès du docteur Eugenio Torralva, lequel fut commencé à Valladolid le 10 janvier 1526, et convenablement terminé le 6 mai 1543 par l'auto-da-fe dudit docteur.»*

Pécopin entend le diable dire : « Mamón, mon sierra occhi, perberu frappa y echa la piedra³ ». Nous savons bien que le diable parle à la diable. Et ici, dans une certaine mesure, on comprend mieux que lorsqu'on entend par exemple : « Papè Satan, papè Satan, aleppe. »

Par la suite le diable se remettra à parler : « Ebbene, ubi sunt los perros ? » Et la chose babélique se poursuivra ainsi : « Hombres y mugeres, or ca, vosotros, belle signore, domini et domina, amigos mios, comment va la besogne ? »

Et là s'achève l'hétéroclite castillan du diable hugolien.

Près de Worms, Hugo se souvient des « duendes » espagnols. Dans une note d'un chapitre postérieur : « À la douane de Kehl, le conducteur de la malle badoise, m'ayant entendu parler latin (non sans barbarismes) avec un digne pasteur qui s'en retournait à Zurich, et espagnol avec un colonel Duarte, qui va par la Savoie rejoindre don Carlos... »*

En 1839, donc, Victor Hugo pouvait soutenir une conversation en espagnol.

Dans la conclusion du Rhin, dans une étude finale où il fait amplement mention de l'Espagne, il écrit : « Les rois d'Espagne exilaient un grand dans ses états, en sus estados ! » Et plus loin : « Le jour où la nouvelle de la prise de Mons parvint à Madrid, Philippe IV se réjouit très fort en plaignant tout haut ce pauvre roi de France, ese pobrecito rey de Francia. »

³ Le texte des Œuvres complètes donne ceci : « Bamos, non sierra occhi, verbera, frappa, y echa la piedra », qui nous semble plus plausible.

XXI

Dans la même année 1839, Victor Hugo qui voyageait dans les Alpes, visite la Suisse. Au Rigi-Kulm, il entendit un voyageur de commerce français dire qu'il avait été à Chillon et avait vu la prison où Bolivar était mort !

À Berne, il fait la rencontre de quelques gitans espagnols, ou saltimbanques vagabonds. Il entend un des hommes de la tribu s'écrier : « ¡ Qué demonio de ruido hacéis, mujeres ! » Et : « ¡ Callate, vieja ! » Et : « Vamos. Ahora es menester entrar en la posada. » Et : « ¿ Qué cantarás ? » Et : « Muy bien. » Et : « Vas a quedarte aquí, vieja. » Et : « ¡ Vete, mujer ! »

Il note tout cela.

En 1843 il fait son excursion dans les Pyrénées. Il s'approche de l'Espagne de son enfance. Il arrive à Biarritz. « Le second jour que j'allai à Biarritz, comme je me promenais à la marée basse au milieu des grottes, cherchant des coquillages et effarouchant les crabes qui fuyaient obliquement et s'enfonçaient dans le sable, j'entendis une voix, qui sortait de derrière une roche et qui chantait le couplet que voici en patoisant quelque peu, mais pas assez pour m'empêcher de distinguer les paroles :

*Gastibelza, l'homme à la carabine
Chantait ainsi :
Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine,
Quelqu'un ici ?
Dansez, chantez villageois, la nuit gagne
Le mont Falou
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou !*

C'était une voix de femme. Je tournai le rocher. La chanteuse était une baigneuse. Une belle jeune fille, etc. ... Elle me dit en souriant dans un jargon mêlé de français et d'espagnol :

— « Señor extranjero, conoce usted cette chanson ?
— Je crois que oui, lui dis-je. Un peu * . »

À propos de l'impératrice Joséphine, il écrit : « ... Et, comme Nuñez Salado dans la romance espagnole, elle répétait souvent : « De esto vendrá desgracia. »

Lorsqu'il arrive à Fuenterrabía, son attention est attirée par une grande maison en pierres avec un balcon, un grand balcon

« qu'on prend d'abord pour l'écusson d'Espagne », tellement il est pompeux et impérialement bigarré. Une inscription disait : « *Estas armas de la casa Solar. Año 1759.* » Sur le chapeau rond et luisant d'un soldat, il lit : « *Cazadores de Guipúzcoa* », « c'est-à-dire, ajoute-t-il, un gendarme. »

À Saint-Sébastien, il est en train de prendre un repas quand on entend dans la rue des rires et des castagnettes : « Je sors, une nuée d'hommes étranges m'entoure ; dépenaillés, drapés de haillons, fiers et élégants comme les figures de Callot ; chapeaux d'incroyables du Directoire ; petites moustaches ; air noble, spirituel et effronté. On crie autour de moi : *los estudiantes!*, *los estudiantes!* Ce sont des écoliers de Salamanque en vacances. L'un d'eux s'approche de moi, me salue et me tend son chapeau. J'y jette une peseta. Il se relève. Tous crient : *¡ Viva!* ils courent ainsi le pays demandant l'aumône. Quelques-uns sont riches. Cela les amuse. En Espagne, demander l'aumône n'a rien de choquant. Cela se fait*.»

À propos de Saint-Sébastien, il écrira : « *bascunce* » [sic], « *boticas* », « *vascongada* », « *Viva el rey neto — pronunciamiento.* »

Sur l'impériale de las « diligencias peninsulares » de Bayonne, il rencontre un homme de « *buenas maneras* ». « Je lui demandai à brûle-pourpoint en espagnol : *qué pensa usted de don Carlos?* (que pensez-vous de don Carlos?) Il me répondit en français : c'est un imbécile. Prenez imbécile dans le sens d'imbecillis, débile*.» Plus tard il parle de don Carlos, des carlistes et des « *crístinos* ». Et on trouvera par la suite : « *Il rey neto; il demonio los frayles* ». Il dira que Zuamalcárregui écrivait sur un morceau de papier : « *Hoy su majestad irá a tal parte.* »

Le poète va à Pasajes. Il rencontre un groupe de batelières qui l'interpellent : « *¡ Señor francés, benga usted conmigo! ¡ Conmigo, caballero! ¡ Ven, hombre, muy bonita soy!* »

Il préféra la plus jolie. Elle se nommait Pepa. Lui a-t-elle rappelé la Pepita des années d'enfance? Mais comme la barque de Pepa ne partait pas aussi rapidement qu'une autre, il donna une peseta à la jeune femme et passa dans l'autre barque où il y avait aussi une très jolie fille et une vieille femme. La jeune femme se nommait Manuela la Catalana. « Ce petit éden où j'arrivais par hasard, et sans savoir où j'allais, et sans savoir où j'étais, s'appelle en espagnol Pasaje et en français le Passage*.»

Il contemple je ne sais quelle statue de l'église de Pasajes lorsque passe « *el señor cura* ».

La Nación, Buenos Aires, 8 août 1909, p. 5.

Il entame une absurde conversation avec un passager au sujet de la corderie de l'endroit et il fait de telles réponses au bonhomme que celui-ci, le montrant du doigt, dit à haute voix : « ¡ Un loco ! »

Plus tard il dessinera le lieu où se trouve une inscription qu'il transcrit :

*Una limosna para
alvumbrar al Sto. Cto.
D. Bven biaje
año 1756.*

Il revoit Pepa. « Je parle à Pepita en basque et en espagnol ». De son balcon, il voit les batelières qui s'en vont par couples : « la Catalana y su madre, María Juana et María Andrés, Pepa et Pepita, les companeras et les evaristas. Les evaristas sont très jolies. Pepa et Pepita, les deux sœurs, sont peut-être encore plus jolies que les deux < evaristas >. »*

Il entend chanter des jeunes filles aux jambes nues, bronzées par le soleil :

*Gentil muchacha
toma la derecha,
hombre de nada,
toma la izquierda.*

Ce qu'il traduit :

*Fille adroite,
Prends la droite.
Homme de gauche,
Prends la gauche.*

À « el otro pasaje », lui dit une vieille femme, en le voyant passer devant sa maison : — « Hijo dibuja eso. Viejas cosas, hermosas cosas. » De l'orgue de l'église, il reproduit cette inscription : « Manuel Martín Carrera me hizo. Año 1774. »

Il a laissé plusieurs témoignages de sa connaissance du basque. Dans un « castillo » il rencontre un berger. « Je lui ai dit d'un air grave : ¡ lainca benorrecrequin ! Il s'est éloigné étonné. »

Ensuite, un autre berger lui crie en s'éloignant quelque chose qui me rappelle, à moi, l'aztèque : « ¡ Ahuatiacouata ! ¡ Ahuati-

couata l » Laissons-là les Basques et revenons à mon castillan, c'est-à-dire au castillan de Victor Hugo.

Toujours à Pasajes, il écrit : « botellera », « muchacha », « verros », « querido », « mozo ».

En arrivant à Leso, la nuit, à la lumière d'une vieille lampe à l'huile, il lit sur la porte d'une maison : « Posada Lhabit ».

Une pauvre, qu'il rencontre près d'un pont, fait le signe de la croix, lui signale une lumière qu'on voit dans les ruines d'un château et lui dit : « Los demonios ». Plus loin, voyant toujours cette lumière, il demande à un pêcheur : « ¿ Qué es eso ? » Le pêcheur lui répond : « Contrabandistas ».

Ne vous semble-t-il pas que c'est ici qu'a pu naître un des chapitres des Travailleurs de la mer, le fameux chapitre du fameux dialogue en jargon espagnol.

*En arrivant à Pampelune, des souvenirs d'enfance lui reviennent. « Je redeviens l'enfant, le petit français, el niño, el chiquito francés, comme on m'appelait * . »*

*Il achète des « rosquillas ». En arrivant à Hernani — lieu dont il se souviendra toujours —, il signale que celui-ci a un « ayuntamiento » insignifiant. Il évoque Juan de Urbuta, « ce capitaine espagnol auquel échut, dans la journée de Pavie, l'honneur de faire François I^{er} prisonnier. L'Espagne doit à Urbuta une plaque de marbre dans la grande rue d'Hernani * . »*

Dans la rue principale d'Hernani, il aperçoit une inscription sur marbre noir qui commence par : Sic visum superis et finit par « el emperador le . . . caballero ».

Il s'installera dans le coupé de la diligence Coronilla de Aragon. Le mayoral crie de temps en temps : « ¡ Anda, niño ! » Il appelle les bêtes par leur nom : « La capitana ! la gallarda ! la generala ! Leona ! la carabinera ! la colegiala ! La carcaña ! »

Sur le chemin de Tolosa, dans un village, il lit dans toutes les boutiques « vino y aceyte ». Il lit sur une borne de pierre : « seis leguas a Pamplona ».

*À Pampelune, il remarque que presque tout le monde s'appelle Fermín ou Saturnino. « À chaque coin de rue on lit : « Saturnino, ropero ; Fermín, sastre * ». Dans la cathédrale⁴ de Pampelune, il transcrit : « El Eminen^{mo}. señor cardenal Pereira, concedió 80 días de Yndulg. Y el señor obispo Murillo 40 al que rezare una salve de rodillas delante esta S^{ma}. Imagen de N^{ra}. S^{ra}. de el Amparo ».*

4 Le texte de Darío dit « capital », ce qui nous semble une erreur.

Il notera que dans les villes d'Espagne il y a beaucoup de « ventas », quelques « posadas », et très peu de « fondas ». Il se souviendra qu'à San Sebastián il y a une « fonda Ysabel »; et qu'à Tolosa y Pampelune on dit la « fonda », parce qu'il n'en existe qu'une. L'auberge où il descendit, à Pampelune, donnait « al segundo piso ». Son lit, qui était grand, s'appelait « el matrimonio ». Il apprend, à Pampelune, qu'il va y avoir une « corrida », et que le dernier jour, un « espada » renommé tuera le taureau. L'espada, c'est « Muchares ». Il s'agit de Cuchares, bien sûr, et on peut facilement imputer le M. au correcteur d'épreuves.

Trois prêtres aux prodigieux sombreros, aux vastes capes noires, bavardent. Il les entend prononcer, d'une façon qui aurait fait sourire Voltaire, le mot muchachas.

Lorsqu'il quitte Pampelune, Victor Hugo est accompagné de trois guides basques : Azcoaga, Irumberri et Escamuturra, « el puno ». Au début de la nuit, Hugo veut s'arrêter, éreinté comme il est, et dormir. Mais on lui fait voir qu'on est dans un cimetière et les montagnards sont superstitieux.

— « Allons, dit Escamuturra au poète qui demeurerait pensif, quelques pas encore, amigo. Je vous jure, seigneur, qu'à un demi-quart de lieue d'ici nous allons trouver un bon gîte.

Escumuturra me répondit avec gravité :

— Nous arriverons à minuit si le diable allonge le chemin et dans vingt minutes si le français allonge le pas.

*— Andamos, dis-je *. »*

*Il arrive à Luz. « Ce bourg, ils l'ont bien nommé Lumière, Luz. » Au cimetière, près de l'église, il distingue sur un tombeau quelques mots espagnols. « Aquí. Abris. Cependant, ajoute-t-il, les mots filla de . . . » semblent indiquer le patois. J'ai à peu près déchiffré la dernière ligne, qui du reste ne présente aucun sens : SUB DESERA LO FE *. »*

En 1825, dans une lettre qu'il écrit de Tréport à son épouse, il dit : « Mille amitiés a la barona Martina ».

XXII

En 1827, sur un billet qu'il envoya à Sainte-Beuve, il écrivait avant de signer : « Il vuestro hermano ». Ironie du sort ! Mais Hugo ne pouvait pas deviner l'avenir.

En juillet 1843, il écrit à son fils Charles⁵, de San Sebastián : « Je suis en Espagne, si la Biscaye peut s'appeler Espagne. Le pays est admirable, mais il y a énormément de puces. Quand on va se baigner, on en rapporte de l'océan⁶. »

Et à Léopoldine : « Le moment est des plus curieux pour voir l'Espagne. J'écris toujours mon journal. Tu liras tout cela quelque jour⁷. »

Et à Dédé : « J'ai dit le premier que l'Espagne était une Chine. Personne ne sait ce que contient cette Espagne. Moi-même je suis honteux d'y entrer si peu et d'en sortir si vite. Il faudrait ici, non des jours, mais des semaines, non des semaines, mais des mois, non des mois, mais des années. Je n'ai visité que quelques montagnes, et je suis dans l'éblouissement⁸. »

À Théophile Gautier, à la fin d'une lettre du 16 mai 1845 : « Todo vuestro ». On connaît l'amour que le grand Théo portait à l'Espagne : j'ignore s'il avait des connaissances du castillan. Au même Gautier, à la fin d'une autre courte lettre : « car je vous aime comme vous m'aimez con toda mi alma ».

En janvier 1858, Arsène Houssaye perdait son épouse, une charmante femme de Lima. Dans une lettre de condoléances que Hugo lui écrivit, il dit entre autres choses : « Courage, vous avez toutes les grandes consolations de la poésie et de l'art, et qui espérera si ce n'est le poète ? < Hecho de esperar », dit Calderón. »

En 1862, le poète est exilé. Il habite Hauteville-House, à Guernesey. En juin de la même année, en réponse à une lettre de Monsieur Octave Lacroix, il lui manifestait : « Je me lève très tôt, je me couche de bonne heure, je travaille tout le jour, je me promène sur le bord de la mer, j'ai pour écrire une espèce de fauteuil dans une roche, en un bel endroit appelé Firmainbay ; je n'ai pas lu les sept cent quarante articles publiés contre moi depuis trois mois (et comptés par mes éditeurs) dans les journaux catholiques de Belgique, d'Italie, d'Autriche et d'Espagne. J'aime beaucoup les excellentes et laborieuses petites gens qui m'entourent et je crois que je suis aimé. Je ne fume pas, je mange du roastbeef comme un anglais et je bois de la bière comme un allemand ; ce qui n'empêche pas que La España, quotidien-curé

⁵ Darío fait une erreur ici. Il ne s'agit pas de son fils, mais de Charles Vacquerie, son gendre.

⁹ Original tiré des Œuvres chronologiques complètes.

⁷ Ibid.

⁸ Ibid.

de Madrid, affirme que Victor Hugo n'existe pas, et que < el verdadero autor de Los miserables se llama Satán > ⁹. »

Dans une lettre à Théodore de Banville, de Hauteville-House, novembre 63 : « Canta a la tarde el pájaro del corazón », « c'est le soir pour moi et l'oiseau de mon cœur chante. C'est pourquoi je pense à vous doucement. Continuez à être heureux et charmant. »

Au même, en le remerciant du Gringoire, il dit ces belles choses agréables qu'il savait dire et finit dans son castillan : « Muchísimas gracias, y no olvides que tuyo soy. »

À Jules Claretie, en lui envoyant un dessin fait en Espagne : « C'est el puente de los Contrabandistas. J'ai vu cela dans les Pyrénées, étant enfant. »

La Nación, Buenos Aires, 9 août 1909, p. 3.

(Traduit de l'espagnol
par Carmel Labbé, Université Laval.)

⁹ Nous n'avons pas trouvé le texte original. Nous traduisons.